

PROMENADE NOCTURNE

*Les splendides vitraux, étincelants, dorés,
Laisent choir des lueurs mobiles sur la foule,
Qui passe murmurante et pareille à la houle,
Sur la voûte des cieux froidement azurés.*

*Ouvrez votre aile, enfin, mes songes adorés,
Enveloppant mon front où l'illusion croule,
D'un mirage d'argent que sous mes pas je foule,
Et qui vous donne un corps, bonheurs démesurés.*

*Faites le voyageur, l'errant, le solitaire,
Le poète, l'ami des cieux et de la terre,
Plus riche qu'un sultan et meilleur que la mort ;*

*Pendant qu'au firmament de gros nuages sombres,
S'en viennent en cachant les astres de leurs ombres,
Comme le lent reflux d'un ténébreux remord.*

HECTOR DEMERS.

Laprairie, août 1898.

AMOUR ET PATRIE

(Episode de 1837)

(Suite et fin)

Il y eut un long silence ; tous deux s'embrassaient sans pouvoir articuler d'autres paroles que : " Mon père ! Mon enfant ! "

C'était une scène touchante, tous les assistants pleuraient.

Ce fut Léa qui, se remettant la première, lui dit :

— Me reconnaissez-vous, mon père ?

— C'est un songe ! répondait M. Benoît, encore dans le délire, laissez-moi rêver, oh ! de grâce, ne m'éveillez pas.

— Non, mon père, dit Léa, c'est moi, moi votre enfant, qui vous aime toujours.

Il se remit enfin, et Léa lui raconta comment elle s'était rendue à Sydney.

— Vous serez, ajouta-t-elle, parfaitement libre ici, car j'ai obtenu du gouverneur que vous restiez auprès de moi.

— Noble enfant, s'écria M. Benoît, tu as bien su deviner que je ne pouvais vivre loin de toi. Oh ! maintenant que tu es près de moi, je veux vivre, l'exil me sourit.

A ce moment, le vénérable évêque Polding entra, et la jeune fille le présenta à son père en disant :

— Permettez-moi, mon père, que je vous présente Mgr Polding, qui, depuis longtemps, désire vous connaître. C'est grâce à lui, si j'ai pu réussir aussi bien dans ce que j'ai entrepris.

L'évêque serra cordialement la main de M. Benoît, en lui disant :

— Vous devez être bien heureux, monsieur, d'avoir une enfant aussi bonne et surtout aussi dévouée.

Puis il lui raconta toute la peine qu'elle s'était donnée, afin de lui procurer tout le confort possible.

Puis, vint la pauvre Emilie, qui s'avança à son tour vers M. Benoît, qui lui dit :

— Ah ! je m'attendais à cela de toi, je savais que tu n'abandonnerais pas ta maîtresse.

— C'est assez d'émotions, dit alors la Sœur hospitalière, il faut que le malade repose un peu.

Tous quittèrent la chambre, seule la Sœur resta près du malade qui bientôt, reposa tranquillement.

Léa profita de ce moment pour sortir, et se dirigea vers l'hôpital, où tous les déportés avaient été conduits, en attendant que l'on désignât à chacun sa demeure et son emploi. Elle vit bientôt Albert, qui parlait au gouverneur. Il la reconnut tout de suite, et il courut au-devant d'elle.

— Léa, s'écria-t-il d'une voix tremblante d'émotion, mon cœur ne me trompait pas, lorsqu'il me disait d'espérer, que je vous reverrais encore. Mieux vaut mille fois l'exil, maintenant, mais laissez-moi demander votre pardon pour...

— Chut ! reprit Léa, ne parlez pas ainsi, je sais tout ce que vous avez fait pour mon père, c'est à moi de vous remercier...

En entendant cette voix aimée, qui depuis si long-

temps n'avait pas résonné à son oreille, Albert sembla sortir d'un long sommeil. Il oublia toutes ses souffrances pour ne penser qu'au bonheur présent.

— Léa, continua-t-il, le gouverneur vient de me dire que je te dois la faveur d'être attaché à son service, que ferais-je pour te remercier autant que tu le mérites ?

— Assez, dit la jeune fille, je n'ai fait là que mon devoir, car ne devais-je pas m'intéresser au sort de celui à qui...

Elle n'acheva pas et se retira en courant.

Albert l'avait comprise, il venait de voir qu'il était encore aimé.

VIII

L'AMOUR APRÈS LE DÉVOUEMENT

Dès que M. Benoît fut revenu à la santé, et qu'il fut assez fort pour sortir, Léa lui proposa de quitter sa chambre.

— Et où irons-nous, demanda-t-il ?

— Chez nous, au Canada, à Saint-Denis, dit la joyeuse enfant.

Le père sourit et il se laissa conduire. On arriva bientôt près d'une jolie habitation, située à quelques pas seulement de la maison du gouverneur.

— Que c'est joli, ici, dit le père, à la vue du charmant paysage qui s'offre à lui !

— Cette demeure sera la vôtre, dit Léa, en souriant.

— Que veux-tu dire ?

— Que cette maison est à vous, c'est moi-même qui l'ai achetée pour vous.

— Mais comment as-tu pu acheter cette maison ?

— C'est qu'étant allée me jeter aux pieds du gouverneur, lors de son voyage à Montréal, je lui demandai grâce pour vous. Ne pouvant consentir à ma demande, il obtint qu'on me laissât notre fortune, que j'ai emportée ici. Grâce à sa bonté, nous serons du moins à l'abri de la misère.

Tout en parlant, on arriva bientôt à la maison. C'était un endroit délicieux. Devant la maison, coulait un ruisseau limpide et partout de beaux arbres à l'épais feuillage offraient un abri sûr contre les rayons trop ardents du soleil.

On entra, et quelle ne fut pas la surprise de M. Benoît en reconnaissant dans chaque chambre, les mêmes meubles que dans sa demeure de Saint-Denis. A cette vue, M. Benoît, ivre de joie, s'écria :

— Noble enfant, je vois que tu as tout fait pour adoucir notre exil. Tu avais bien raison, nous sommes réellement au Canada. Mais, demanda-t-il, en montrant une petite maisonnette situé à côté, et qui demeure là ?

— Albert, dit Léa, en essayant de deviner quel effet produirait sa réponse.

— Ah ! c'est lui, dit M. Benoît, nous aurons beau à le visiter alors...

A ces paroles, Léa sauta au cou de son père, tous deux s'étaient compris.

On se fit bientôt à la nouvelle patrie. M. Benoît, complètement guéri, se mit à travailler la terre et il devint bientôt propriétaire de champs en culture, qui lui donnèrent de grands revenus. Mgr Polding venait souvent visiter la famille, qu'il aimait beaucoup. Le bonheur revenait peu à peu. Seule, Léa, restait triste et rêveuse. Depuis le premier jour, son père avait deviné les causes de cette mélancolie, et il résolut un beau jour d'y mettre fin.

Un matin qu'il faisait bien beau, il proposa à Léa une promenade dans la campagne. Elle accepta tout de suite, et tous deux partirent. On fut quelque temps sans parler, ce fut M. Benoît qui engagea la conversation.

— Ma chère enfant, lui dit-il, je remarque depuis notre arrivée que tu es plongée dans une mélancolie qui m'effraie. Je le sais, il manque quelque chose à ton bonheur.

— Que voulez-vous dire, mon père, je n'ai d'autre bonheur que de vous voir heureux.

— Très bien, enfant, mais tu ne peux me tromper ; tu aimes ton père, oui, mais n'aimes-tu que lui ?

La jeune fille rougit et ne répondit pas.

M. Benoît continua :

— Tu as trop donné de preuves de dévouement pour

que je sois plus longtemps un obstacle à ton bonheur.

— Eh bien, oui, je l'aime mon père, mais je ne veux qu'obéir à votre volonté, dussé-je sacrifier mon propre avenir.

— Et si c'est ma volonté que tu l'épouses, enfant, — je reconnais mes torts ; je lui dois d'avoir été mis en liberté une fois, je dois aller tout de suite l'en remercier.

Tous deux se dirigèrent vers la demeure d'Albert, qui était assis sous un arbre, occupé à lire. Il se leva à leur approche, et M. Benoît lui tendit les bras en lui disant :

— Pardonnez tout, Albert, c'est moi qui suis le seul coupable. Oublions le passé, soyez mon ami, Albert, soyez mon fils.

Le jeune homme se jeta dans ses bras, en disant :

— Ah ! merci, monsieur, merci, ma seule crainte était de mourir sans être pardonné. Dieu m'a exaucé, je l'en remercierai chaque jour. Je chéris mon exil, maintenant que je sais avoir reconquis votre amitié et celle de Mlle Benoît...

— Que vous n'avez jamais perdue, dit Léa, en s'avançant à son tour.

— Merci, dit le jeune homme, en versant des larmes de bonheur.

— Je dois, reprit M. Benoît, couronner dignement ce jour.

Puis, prenant la main de Léa et celle d'Albert, il dit :

— Vous vous aimez depuis longtemps, enfants, je vous fiance, à vous deux de fixer l'époque de votre mariage.

Albert pressa la main de sa fiancée, rougissante de bonheur, et il déposa sur son front candide un baiser d'amour.

ÉPILOGUE

M. Clermont, dont la femme était morte quelques jours avant son départ pour l'exil, profita de la circonstance pour demander la main d'Emilie, qui accepta. Les deux mariages furent bénis avec pompe par Mgr Polding qui, lui aussi, avait voulu prendre part au bonheur général.

C'était un beau jour du mois de juin, et la nature semblait partager le bonheur des deux fiancés. Le gouverneur honora de sa présence le mariage d'Albert, devenu son secrétaire. On vécut avec bonheur et, dois-je le dire, jamais on ne regretta le Canada.

Après quelques années, il leur fut permis de retourner au pays, mais ils ne songèrent nullement à profiter de cette occasion.

M. Benoît mourut en 1859, entouré de ses enfants et de ses petits-enfants, qui pleurèrent longtemps sa perte.

Il y a trente ans à peine, M. et Mme Colson venaient visiter leur ancienne patrie, mais, après y avoir fait un court séjour, ils s'en retournèrent à Sydney, où ils vécurent dans le plus grand bonheur, entourés de quatre beaux enfants, à qui ils racontaient souvent les épreuves qu'ils eurent à subir pour obéir aux devoirs de l'amour et de la patrie.

J.-G. BOURGET.

LA REVANCHE DU MORT

CONTE DE LA TOUSSAINT

Il n'y a pas encore bien longtemps qu'à Rospenden, on voyait, le soir de la Toussaint, le cimetière envahi par une foule recueillie qui allait, avant de s'arrêter à toute autre tombe, s'agenouiller, tête nue, sur l'herbe mouillée, autour du tumulus surmonté d'une croix de bois, et devant lequel le plus ancien de la paroisse, quand ce n'était pas le recteur, entonnait un chant funèbre, que la foule répétait agenouillée.

L'étranger qui, de passage ce jour-là à Rospenden demandait l'explication de cette cérémonie bizarre, apprenait alors que ce pèlerinage avait pour but d'apaiser la colère du mort qui dormait là, et d'obtenir de lui le pardon du " Voleur de tête. "

C'est ainsi que me fut racontée la légende qu'on va lire.